

127 et 128

L'ENFANT DU RÉGIMENT,

TABLEAUX MILITAIRES, EN UN ACTE,

DE MM. DUBOIS ET BRAZIER ;

*Représentés, pour la première fois, à Paris, sur le
théâtre de la Gatté, le 17 janvier 1818.*



PARIS,

BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre
Français, n°. 51.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE DU CADRAN, N°. 16.

1818.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

| | |
|---|---------------------------------|
| BASTIEN , jeune cultivateur français, habitant près d'Ivrée..... | M. GREVIN. |
| BASTIENNE , sa femme..... | M^{me}. ADOLPHE. |
| SUREAU , garçon de ferme..... | M. BASNAGE. |
| PAULIN , enfant de 6 ans, adopté par Bastien. | ADOLPHE. |
| ANTONI , jeune officier piémontais..... | M. VICTOR. |
| Un sous-officier piémontais | M. HÉRET. |
| LA VALEUR , sapeur français..... | M. BIGNON. |
| SANS-SOUCI , sapeur français | M. REYNAUD. |
| Six sapeurs et grenadiers français. | |
| Soldats piémontais. | |

La Scène se passe près d'Ivrée, attaqué par les troupes du Duc de Vendôme, en 1740.

Le Théâtre représente la campagne. On voit à la gauche une cabane, près de laquelle est un berceau. Au fond, un camp sur une montagne. Au milieu un arbre mort et creux. Une charrette est à la gauche ; il y a dessous une claie suspendue.

L'ENFANT DU RÉGIMENT,

Tableaux Militaires, en un Acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULIN, *seul, devant la porte de la chaumière. Il fait l'exercice avec un bâton.*

Rantanplan, tanplan, tanplan... Ah! dame! c'est que je suis fils de soldat, et de soldat français, encore! Oh! quand je serai grand, qu'on m'attaque, qu'on attaque ma bonne amie, qui me tient lieu de mère, et l'on verra... Je prendrai mon fusil, je le chargerai, et puis : en joue... feu... pan...

SCÈNE II.

PAULIN, SUREAU.

SUREAU, *effrayé.*

Ne tirez donc pas comme ça, Monsieur Paulin... Que je suis bête ; tiens, son fusil est un bâton.

PAULIN.

Grand imbécille !

SUREAU.

Grand imbécille ! Comme c't'enfant-là est précocé !... Il parle déjà comme les grandes personnes.

Air : Comme on fait son lit.

Faut avouer que c'petit marmot
A l'entendement ben facile ;
Un jour y m'appell' grand nigaud,
Un autre jour grand imbécille.
On aura dit ces mots d'avant lui,
C'est ce qu'ici je devons croire ;
Et ça m'fait plaisir aujourd'hui,
De voir qu'il a tant de mémoire.

PAULIN.

D'où viens-tu ? Ma bonne amie t'a déjà demandé.

SUREAU.

Je viens de mener paître les vaches , avec qui j'ai déjeuné.

PAULIN.

Grand paresseux !

SUREAU , *riant*.

Grand paresseux ! est-y gentil !

PAULIN.

Poltron !

SUREAU.

Poltron ! Il est charmant !

PAULIN.

As-tu encore tremblé au moindre coup de fusil ?

SUREAU.

Tremblé ?.. Ah ! ben , oui... J'ai eu peur.

PAULIN , *tapant du pied*.

Peur !.. Morbleu !

SUREAU , *riant*.

Morbleu... Y parle comme un homme...

PAULIN.

Comme un soldat...x

SUREAU.

Allons, Monsieur le soldat, appeaisez-vous... Je venons dire qu'il y aura aujourd'hui... Eh bien ! voilà le grenadier qui joue aux billes , sans penser que bientôt peut-être les boulets... Ah ! ça fait frissonner les boulets. Mais ne perdons pas la boule . et prévenons le bourgeois et la bourgeoise... (*Il appelle.*) Monsieur et Madame Bastien ?

SCENE III.

Les Mêmes, BASTIEN et sa Femme,

BASTIEN et BASTIENNE.

Quoi, qu'y a-t-il ?

PAULIN , *courant dans leurs bras*.

Bonjour, mes bons amis...

BASTIENNE.

Bonjour, mon petit Paulin.

BASTIEN.

Eh bien, qu'as-tu à nous dire, brave Sureau ?

SUREAU.

Une grande nouvelle.

BASTIENNE.

Laquelle ?

SUREAU.

Il y a une suspension d'armes entre les Piémontais et les Français commandés par le duc de Vendôme.

BASTIEN.

Une suspension longue ?

SUREAU.

Je crois bien : d'une grande heure.

PAULIN.

Qu'il est bête !

SUREAU, *riant*.

C'est incroyable ! comme c'enfant se forme... Mais, je disois donc, il y a suspension d'armes, et le feu ne recommencera qu'au premier coup de fusil.

BASTIEN.

Sais-tu, femme, que nous v'là dans une singulière position ?... Tous deux français de naissance...

PAULIN, *vivement*.

Tous trois français.

SUREAU.

Tous quatre français.

BASTIEN.

Nous sommes venus, il y a deux ans, nous établir dans les états du duc de Savoie, parce qu'un de nos parents nous y a laissé de bonnes terres ; et aujourd'hui nous avons à craindre d'être menacés par les Piémontais, si les Français nous protègent, et mal regardés des Français, si nous prenons le parti des Piémontais.

BASTIENNE.

Prendre le parti des Piémontais ! Ah ! ben, oui... Dans quelque pays qu'il soit, un français se souvient qu'il est français. Ainsi, que les Piémontais ne comptent pas sur nous.

SUREAU.

Je leur ai déjà dit de ne pas compter sur moi du tout, du tout.

Un fier homme!

PAULIN.

Je te vauz bien.

SUREAU.

BASTIEN.

Deux autres choses m'inquiètent... Dis donc, femme ?

BASTIENNE.

Quoi, notre homme ?

BASTIEN.

D'abord, comme nous sommes près de la ville d'Ivrée, que les Français veulent prendre, il est possible que, profitant de la suspension d'armes, cet officier piémontais qui est aux avant-postes de la ville, et qui te trouve à son goût, vienne jusqu'ici..

BASTIENNE.

Le jeune Antoni ?

BASTIEN.

Oui.

BASTIENNE.

Ne crains rien, notre homme.

Air du Ménage de Garçon.

Va, pour l'honneur de not' ménage,
Bastien ne r'doute aucun danger;
Je n'te frai jamais un outrage,
Et surtout pour un étranger.
S'il osoit m'parler de tendresse,
Comme il n'est pas du sol natal,
Je n'résist'rois pas par sagesse,
Qu'ce s'roit par esprit national.

BASTIEN.

Bien. Ensuite, ce qui me tourmente, c'est que c'te cabane se trouve située près de la place d'Ivrée, et qu'il est bien possible que, gênant les opérations...

BASTIENNE.

Quoi donc, notre homme ?

BASTIEN.

Les Piémontais veulent la faire sauter.

SUREAU.

Juste dieu !

BASTIENNE.

Alors...

BASTIEN.

Il faudroit d'avance enlever les effets.

SUREAU.

Sainte Vierge ! je vas commencer par les miens.

BASTIEN.

Et , comme tu viens de le dire , soyons Français. S'il est décidé que ma cabane doit sauter de la main de l'ennemi...

BASTIENNE.

Eh bien ?

BASTIEN.

Je vas chercher un baril de poudre.

SUREAU.

Pourquoi faire , notre maître ?

TOUS.

Oui , pourquoi faire ?

BASTIEN.

Pour la faire sauter moi-même.

SUREAU , *sautant.*

Vous me faites sauter , ô ciel !

PAULIN.

Tiens , il saute de peur.... J'en ai vu , moi , sauter des maisons , quand papa me portoit à la bataille dans son havre-sac...

SUREAU.

Et tu ne t'enfuyois pas... du havre-sac... Cet enfant a dans les veines du sang de salpêtre !

BASTIENNE.

Comment ? notre homme.

BASTIEN.

Oui , femme.

Air de Lantara.

S'il faut qu'not' destin s'accomplisse,
Si c'te chaumièr' ne doit plus exister,
F'sons-en nous-mêm's le sacrifice,
Il n'en est pas qui puisse nous coûter.
J'ais bon Français, n'es-tu pas bonn' Française?
Si c'te chaumièr' doit sauter aujourd'hui,
Dans mon malheur je s'rions toujours ben aise
Que ce n'soit pas d'la main de l'ennemi.

Bastienne répète :

Dans not' malheur, etc., etc.

SUREAU.

Ainsi ce soir , notre maître , plus de maison

BASTIEN.

Il nous restera nos champs.

SUREAU.

Nous coucherons à la belle étoile, s'il y en a.

BASTIEN.

Allons, femme, à l'ouvrage; moi, je vais chercher ma poudre à canon.

SUREAU, *à part.*

Et moi, je vas prendre la poudre d'escampette.

PAULIN, *qui l'a écouté.*

Je t'ai entendu... va.

BASTIEN, *à sa femme.*

Embrasse-moi, et du courage.

Air : Enfants de la Provence.

Point de crainte importune,
 La guerre est un malheur;
 Toujours contre fortune,
 Il faut faire bon cœur.

S'il faut voir le danger de près,
 Morbleu! ne regardons jamais:
 Soyons Français, toujours Français. (*ter.*)

BASTIENNE.

Bientôt les Français, j'égale;
 S'ront maltr's de ce village;
 J'les vois dans un instant
 R'venant (*ter.*)

Tambour battant.

Et r'lantanplan, et r'lantanplan,
 Y front un fier roulement.

BASTIEN.

Et pon, pon, pon,
 Et pon, pon, pon,
 Comm' va rouler l'canon!

BASTIENNE.

L'tambour.

BASTIEN.

L'canon.

BASTIENNE.

Rantanplan.

BASTIEN.

Patapon.

Ensemble.

Point de crainte importune, etc., etc!

(Pendant ces couplets, Paulin a joué sous le berceau avec un pistolet, ensuite

il le cache quand Bastien sort. Sureau rentre dans la chaumière. Paulin reste avec Bastienne. Un sous-officier piémontais traverse la scène, observe que Bastien sort, puis il s'éloigne.)

SCENE IV.

PAULIN, BASTIENNE.

BASTIENNE.

Allons, allons, du courage ! Si les Piémontais ne sont pas contents de nous... que m'importe ? Quant aux Français, je tiens à leur estime, et j'en suis sûre. D'abord, le sacrifice que nous ferons leur plaira ; et puis quand je leur dirai : Voyez cet enfant, c'est le fils d'un grenadier français, mort il y a deux ans à la bataille de Steinkerque... Ce brave le portoit dans son havre-sac... Mon mari et moi, allant secourir les blessés après le combat, nous trouvâmes cette pauvre petite créature, cherchant par ses caresses à ranimer son père, l'appelant de toutes ses forces ; et, sur-le-champ, nous l'adoptâmes pour notre fils... Oh ! oui, les Français seront contents de nous ! Une bonne action est pour eux le premier titre à leur estime.

PAULIN.

Bonne amie, j'ai une permission à te demander.

BASTIENNE.

Laquelle ?

PAULIN.

C'est d'aller à la bataille.

BASTIENNE.

Tu ? ah ! ah ! ah ! ah !

PAULIN.

Air de la petite Bergère.

D'un grenadier j'nai pas la taille ;
Je s'rai tambour... Au moment du combat,
J'pass'rai, pour atteindre' la muraille,
Entre les jambes d'un soldat.

BASTIENNE.

On se rira de ton jeune âge :

PAULIN.

On aura tort, assurément :
Le plus petit trait de courage
Peut agrandir le plus petit enfant.

BASTIENNE.

Il a raison.

L'Enfant du Régiment.

PAULIN.

Si tu me le permets , je suis déjà armé.

BASTIENNE.

Toi ? armé d'un bâton.

PAULIN.

Non d'un pistolet.

BASTIENNE.

D'un pistolet !

PAULIN.

Chargé, que j'ai trouvé dans le bois...

BASTIENNE.

Paulin , tu te blesseras ; donne-moi cette arme...

PAULIN.

Non , non , non.

BASTIENNE.

Mon ami , sois prudent... pense-y bien ?

Air : Madelinette.

De mon devoir je suis esclave,
 Sur toi toujours je veillerai ;
 Un enfant laissé par un brave,
 Est pour nous un dépôt sacré.
 Il est le fils de la Victoire,
 Puisqu'il est fils d'un bon guerrier :
 Il fut baptisé par la gloire,
 Et son berceau fut un laurier.

Viens, Paulin. (*Elle l'emmène.*)

De mon devoir je suis esclave, etc., etc.

(Pendant qu'ils rentrent, Sureau sort par le cellier.)

SCENE V.

SUREAU, *seul.*

(Il a une malle sur la tête, un paquet sur le dos, un sous chaque bras.)

V'là mon p'tit mobilier... Il ne laisse pas que d'être conséquent...
 J'avois encore mon lit de sangle ; mais j'ai fait la réflexion que ça
 pourroit avoir l'air d'un déménagement , au lieu que comme ça
 j'ai l'air d'un commissionnaire qui fait une commission en route...
 J'ai bien besoin de m'exposer à la guerre.. un boulet , crac... ça

vous crève un œil, ça vous emporte un petit doigt... oh ! non, non... (*On entend dire : Venez mon officier.*) Qu'entends-je ? (*Un paquet tombe.*) Ah ! mon dieu ! (*Il le ramasse, un autre tombe. On répète : Venez.*) C'est une patrouille piémontaise ; c'est l'officier amoureux de Madame Bastienne, et puis trois ou quatre soldats... Où me cacher ? Où cacher mes hardes ? Mon dieu ! mon dieu ! (*Il cherche...*) Ah ! la bonne idée ! (*Il regarde le dessous de la voiture.*) La bonne idée ! Si je me mettois sous la voiture, à la place du chien, au milieu de mon mobilier... Eh ! vite ! vite ! (*Il place tous ses effets et se place au milieu.*) Hein ! quelle niche !

SCENE VI.

ANTONI, Soldats, SUREAU, sous la voiture.

UN SOLDAT.

Oui, mon officier ; elle est seule dans sa cabane, avec le petit garçon et le grand imbécille.

SUREAU, bas.

C'est moi...

ANTONI.

Il faudroit éloigner, l'imbécille.

LE SOLDAT.

Oui, mon officier.

ANTONI.

Cherchez-le partout...

LE SOLDAT.

Oui, mon officier. (*Il sort.*)

SUREAU, bas.

Cherche... cherche... l'imbécille.

SCENE VII.

ANTONI, SUREAU, caché sous la charrette.

ANTONI.

Oui, cette femme est charmante... Elle a de ces physionomies vives, aimées, qui vous forcent à l'amour.

Air de *Psyché*.

Je dois louer assurément
 La beauté de nos jeunes femmes ;
 Leur air est sage, il est décent ;
 Mais la froideur est dans leurs âmes !

Une Française, oh ! quelle âme de feu !
Chaque regard, chaque mot est aimable ;
Et l'on se croit heureux comme un dieu,
Quand elles vous donnent au diable.

Cette Madame Bastienne ne dément pas cette juste idée... Elle me lutine, elle me repousse, et je l'aime comme un fou.

(Ici les soldats reparoissent, et Paulin va se cacher sous un berceau.)

SCENE VIII.

Les Mêmes, le Soldat.

LE SOLDAT.

Mon officier, dans cette chaumière, il n'y a personne que la jeune Bastienne.

ANTONI.

Je puis donc profiter de la circonstance.

LE SOLDAT.

Oui, mon officier. (Il aperçoit Sureau sous la voiture. Bas.)
Je vois le grand imbécille, caché sous la charrette...

ANTONI, bas.

Emmène-le...

LE SOLDAT.

Oui, mon officier. Le moyen est facile. Allons, vous autres, vous savez que le général a donné l'ordre d'emmener au camp...

SUREAU, bas.

Au camp ! quand ?

LE SOLDAT.

Toutes les charrettes que l'on trouveroit dans le village... En voici une... Eh ! vite au brancard, ret en avant, pas accéléré, marche...

SUREAU, bas.

Oh dieu !... me v'la bien.

ANTONI, bas au soldat.

C'est à merveille.

LE SOLDAT.

Si je pouvois trouver un cheval ou un âne !

SUREAU, bas.

Pourvu qu'ils n'aillent pas me voir !

LE SOLDAT.

Partons.

Air : *Bon voyage*;

Capitaine,

Nous repartons ;

Nous vous souhaitons une bonne subaine.

Capitaine,

Nous repartons ;

Aux avant-postes nous nous rejoindrons.

(La charrette est amenée sur le milieu du théâtre, et là, pendant que les soldats s'attellent.)

BUREAU *dit* :

Jusqu'à la mort on dit qu'y faut s'défendre ;

Je suis tranquille, on n'peut pas m'condamner :

Comm' prisonnier, moi, bien loin de me rendre,

Je pourrais dir' que j'me suis fait traîner.

(Ils partent.)

TOUS, *en partant*.

Capitaine,

Nous repartons, etc., etc.

(Paulin parolt à travers la baie, et tient de la position de Sureau. Madame Bastieu sort en voyant qu'on emmène sa charrette.)

SCENE IX.

BASTIENNE, ANTONI.

BASTIENNE.

Eh bien ! Messieurs, cette charrette est à nous, pourquoi vous l'approprier ?

ANTONI.

Les lois de la guerre... Vous êtes près de la placé... il faut ôter tout secours aux Français.

BASTIENNE.

Mais, il y a suspension d'armes.

ANTONI.

Calmez-vous, aimable Française, elle vous sera rendue..

BASTIENNE.

A la bonne heure ! en ce cas, votre servante.

(Elle va rentrer, il la retient.)

ANTONI.

Un moment, Bastienne, un moment... est-ce que je vous fais peur ?

BASTIENNE.

Moi, peur ? ah ! ben oui.

Air : *Des cruels ravages, ou Angélique et Melcour.*

D'puis qu'on s'bat dans ce pays-ci,
J'ons passé par bien des épreuves ;
En fait de courag', dien merci,
J'pouvons dir' que j'ai fait mes preuves.
J'ai souvent vu l'enn'mi de près,
Et si tout l'village m'renomme,
C'est qu'dans l'occasion j'n'ai jamais
Reculé devant un homme.

ANTONI.

Je le crois... Alors, ne craignez rien et restez avec moi.

BASTIENNE, *s'en allant.*

Non.

ANTONI.

Je vous en prie.

BASTIENNE, *s'en allant.*

Inutilement.

ANTONI.

Madame Bastien...

BASTIENNE.

En prononçant ce nom, c'est me dire de m'en aller : la femme de Bastien ne doit pas écouter fleurette.

ANTONI.

Écoutez donc...

Air : *Connaissez mieux.*

Quand je vous offre mon hommage,
Devriez-vous songer à vous enfuir ?
Je vais bientôt m'emparer du village,
Il vous faudra rester et m'obéir.
Soyez sensible à ma flamme sincère,
Vous pouvez cesser en ce jour
D'être prisonnière de guerre,
En me faisant prisonnier de l'amour.

BASTIENNE, *riant.*

Ah ! ah ! pas possible !..

ANTONI.

Bastienne, ce rire immodéré..

Est ma réponse.

BASTIENNE.

Si je voulais...

ANTONI.

Mais je ne voudrais pas...

BASTIENNE.

Bastienne, vous êtes seule, et...

ANTONI.

Prenez garde à vos yeux...

BASTIENNE.

Plaisanterie...

ANTONI.

N'approchez pas, ou vous verrez qu'une française est aussi forte quand elle ne veut pas...

BASTIENNE.

ANTONI, *souriant.*

Que foible quand elle veut. Nous allons voir.

BASTIENNE.

Je rentre.

ANTONI, *la retenant.*

Restez, je vous en conjure.

BASTIENNE.

Air : Non, je ne veux plus aimer.

Non, non, je ne veux pas rester,
Votre âme

Un peu trop s'enflamme ;
Non, non, je ne veux pas rester,
Je craindrois de vous écouter.

ANTONI.

Pourquoi donc tant de rigueur ?

BASTIENNE.

Bastien a mon cœur,
Il chérit sa femme,
Je n'avons pas donner le droit
A ce que dans l'endroit
Chacun m'montre au doigt.

Non, non, je ne veux pas rester, etc.

ANTONI.

Ah! cessez de me résister,
Oui mon âme
S'enflamme ;

Ah! cessez de me résister,
Veuillez, ah! veuillez m'écouter.

Ensemble.

{(Il la lutine tellement que Paulin a peur et tire son pistolet.)

ANTONI.

Ciel ! la suspension d'armes doit se terminer au premier coup d'arme à feu.

(Le canon, le tambour se font entendre.)

ANTONI *s'éloigne rapidement.*

Soldats ! à notre poste.

(Paulin rit de tout son cœur.)

SCENE X.

BASTIENNE, PAULIN.

BASTIENNE.

Ah ! je commençais vraiment à avoir peur... et ce bruit d'arme à feu s'est fait entendre...

PAULIN, *le pistolet à la main.*

Bien à propos, n'est-ce pas, ma bonne amie ?

BASTIENNE, *surprise.*

Comment, c'est toi !... (*Elle l'embrasse vivement.*) Cher enfant !... et tu n'as pas été effrayé...

PAULIN.

Effrayé... moi, le fils d'un soldat !

Air du premier pas.

Quand mon papa

Alloit faire

La guerre,

Sur son épaule il me portoit comm'ça,

Et quand j'pleurois au milieu du tapage,

Il me disoit : Mon enfant, du courage,

Ça n's'ra rien qu'ça. (*bis.*)

BASTIENNE.

Tu étois si petit, et tu t'en souviens.

PAULIN.

Je me souviens de tout.

Même air.

Quand mon papa,

Blessé par la mitraille,

Au champ d'honneur sous mes yeux expira,

Il dit avant : J'vois qu'y faut que j'm'en aille ;

Mâis si la France a gagné la bataille,

Ça n's'ra rien qu'ça. (*bis.*)

(Ici le canon se fait entendre et le tambour bat le pas redoublé.)

BASTIENNE.

Voilà peut-être l'ennemi ; viens Paulin, rentrons... le feu s'approche de nous... rentrons.

PAULIN, *la suivant.*

Oui bonne amie.

(Elle l'emmène ; mais à peine est-il rentré, qu'il sort et va se cacher dans le trou de l'arbre mort.)

SCENE XI.

LA VALEUR, SANS-SOUCI, Sapeurs, Soldats Français ; le Tambour à sa caisse crevée d'un côté.

(On voit les Piémontais fuyant devant les Français ; ils emmènent la voiture où Sureau est encore.)

SUREAU, *sous la charrette, qui passe devant la scène.*

Alte. Ah ! mon dieu ! où vais-je ? où vais-je ? c'est-à-dire où me fait-on aller ?... où roule-je ?

(Les sapeurs se mettent en ligne.)

LA VALEUR.

Ah !... nous voilà dans le village, à portée de canon de la ville d'Ivrée.

SANS-SOUCI.

Notre Général, le duc de Vendôme, nous a ordonné d'y faire halte... Attendons ici de nouveaux ordres, et je crois que ces nouveaux ordres, c'est de monter à l'escalade, et d'enfoncer les portes de la ville ; c'est pour cela qu'il a réuni le corps des sapeurs.

LA VALEUR.

Eh bien, en attendant, buvons un coup, nous l'avons bien mérité.

SANS-SOUCI.

Et mangeons un morceau, car j'ai faim... Allons, le feu à la gamelle.

LES SOLDATS.

C'est dit, camarades...

(Ils mettent la marmite sur un trépied.)

LA VALEUR.

Et du bois...

L'Enfant du Régiment.

SANS-SOUCI, prenant sa hache.

Attendez.. voilà un vieux papa de chêne qui est *defunctis*...!
Un bon coup de hache, et pan, le voilà à bas.

(Il montre l'arbre dans lequel est Paulin.)

LA VALEUR, prenant sa hache.

Allons, toi d'un côté, et moi de l'autre.

Air : *Un p'tit homm' prenant sa hache.*

Empogn'-moi bien vit' ta hache,
Et frappons, frappons hardiment;
Faut qu'un sapeur en détache,
Comme l'premier du régiment.

SANS-SOUCI.

Fût-il dur comme du marbre,
Il ne tombera pas à d'mi,
Pour peu qu'on frappons sur c't arbre
Comme nous frappons sur l'enn'mi.

TOUS.

Empoignè-moi bien vit' ta hache.

(Ils frappent, on entend un cri.)

SANS-SOUCI.

Qu'est-ce que c'est que ça? j'ai entendu crier.

LA VALEUR.

Oui, tu vas croire que les arbres parlent à présent.

(Ils donnent un second coup, on entend un second cri.)

SANS-SOUCI.

Eh! qui ils parlent.

PAULIN, se montrant.

Messieurs les soldats, prenez pitié....

(Tous en tableau.)

Un enfant!...

PAULIN.

Tiens, vous êtes des Français!.. et moi aussi.

SANS-SOUCI.

Et toi aussi. Viens donc ici, petit mioche.

(Ils le retirent de l'arbre.)

LA VALEUR.

Ah! tu es Français...

PAULIN.

Fils de Sans-Quartier, mort il y a deux ans, à la bataille de Steinkerque.

LA VALEUR.

En effet, il a l'uniforme de notre régiment, ce petit.

SANS-SOUCI, *essuyant une larme.*

C'est le fils d'un de nos braves... salut.

(Tous saluent.)

LA VALEUR.

Viens que je t'embrasse.

(Tous veulent l'embrasser.)

SANS-SOUCI.

Un moment; soldats, sur une ligne... et qu'il passe de mains en mains; alignement... marche...

(Il l'embrasse et le passe au deuxième, qui le passe au troisième, etc., ensuite ils l'entourent)

LA VALEUR.

Qué faisois-tu, dans cet arbre, mon enfant?

PAULIN.

Je croyois que vous étiez des Piémontais, et je voulois veiller hors de la maison pour prévenir ma bonne amie.

TOUS.

Air :

Pauvre petit,
Qu'il est gentil! } *bis.*

C'est qu'il a bonn' manière

Sous c't habit militaire.

Voyez c't œil vif, cet air altier,

Comme il ressemble à Sans-Quartier!

Oh! oui, oh! oui, c'est l'portrait d'son père.

LA VALEUR.

Mais comment te trouves-tu hors de France?

PAULIN.

J'y suis venu avec ma bonne amie.

SANS-SOUCI.

Qu'est-ce que c'est que ta bonne amie?

PAULIN.

C'est la femme de celui qui m'a relevé du champ de bataille.

LA VALEUR.

Brave femme ! où est-elle ?

PAULIN.

Là.

SANS-SOUCI.

Soldats, sous les armes ; honorons l'humanité de ceux qui honorent le courage. (*A Paulin.*) Va la chercher...(*Ils se mettent sur deux lignes devant la porte de Madame Bastien. On joue l'air : Dans le cœur d'une crucile.*)

LA VALEUR.

Tapin, c'est dommage que ta caisse soit crevée ; c'est égal, bats d'un côté, et toi, avec ton fifre, un petit air bien tapé.

SCENE XII.

Les mêmes, BASTIENNE.

(*On bat aux champs, le fifre joue ; Bastienne passe entre deux haies.*)LA VALEUR, *aux autres.*

Je vas faire la harangue.

BASTIENNE.

Messieurs, pourquoi tant d'honneur ?

LA VALEUR.

|Air : *Vous-vez-vous éprouver.*

D'un brave soldat expirant,
 Le r'jeton fermoit la paupière,
 Vous avez dit à c'pauvre enfant :
 Ton père n'est plus, je s'rai ta mère.
 C'est bien, et Madame à ce trait,
 Dont la premier' vous ét's bien aise,
 Votre pays se reconnoît :
 Je suis sûr que vous ét's Française.

BASTIENNE.

Française ; oui, et je m'en vante.

LA VALEUR.

Et c'est vous qui avez sauvé cet enfant à Steinkerque ?

BASTIENNE.

C'est moi et mon mari ; depuis ce temps là, il est notre fils, notre bien, notre trésor.

LA VALEUR.

Camarades, une députation pour embrasser c'te femme-là.

LES FRANÇAIS.

Tous, tous.

LA VALEUR.

Madame, permettez qu'une députation composée de nous tous, vous embrasse pas reconnaissance.

BASTIENNE.

Ayec plaisir.... Il y a si long-temps que je n'avions revu mes compatriotes, allons...

LA VALEUR.

Amis, à l'ordre, et soldons l'arriéré.

(Les soldats l'embrassent.)

UN SOLDAT.

Camarades, la soupe est prête.

SANS-SOUCI, *présentant une cuillère.*

Si Madame...

BASTIENNE.

Merci, mon brave...

PAULIN, *prenant la cuillère.*

Ah ! bien moi je veux manger à la gamelle.

(Il se met au milieu d'eux, et il mange à son tour.)

LA VALEUR, *voyant qu'il va à son tour.*

C'est ça l'enfant ?

SANS-SOUCI.

Air de l'Écu de six francs.

Mais voyez donc comme il est drôle !
Il n'est pas emprunté du tout.

LA VALEUR.

C'est qu'il étoit à bonne école,
Et qu'pour l'état il a du goût. (*bis.*)

SANS-SOUCI.

Y r'dress' déjà sa petit' taille,
Ah ! quel bon soldat ça fera.

LA VALEUR.

Quel malheur si cet enfant-là
N'mouroit pas sur un champ d'bataille.

TOUS.

Quel malheur, etc.

BASTIENNE.

Ça fait plaisir un tableau comme cela... Ces vieux soldats, cet enfant... Oui, cela fait plaisir.

LA VALEUR.

Plus de soupe, ôtez la nappe...

PAULIN.

Tiens, le diner n'est pas long...

SANS-SOUCI.

Ah ça, petit...

PAULIN, *très-fortement.*

Quoi?

LA VALEUR.

Quoi? il est déjà poli comme s'il avoit vingt ans de service.

BASTIENNE!

C'est vrai.

PAULIN, *s'impatientant*

Quoi donc?

SANS-SOUCI.

Doucement camarade... de la subordination... viens là sur mes genoux...

PAULIN.

M'y voilà, parlé, camarade.

BASTIENNE.

Écoutons.

SANS-SOUCI.

Sais-tu en quoi faisant, ton père est mort?... en sautant sur un canon pour l'enclouer...

PAULIN.

Qu'est-ce que c'est que ça, enclouer un canon?

SANS-SOUCI.

Suppose qu'il y a là un canon ennemi; c'est mettre dans le trou de la mèche, un clou... Comme cela, tiens.... (*Il lui en montre un.*)

PAULIN.

Donne-le moi...

SANS-SOUCI.

Un moment.

PAULIN, *en colère.*

Donne-le moi.

LA VALEUR.

Il a de la patience comme une vieille moustache.

BASTIENNE.

Paulin, tu es méchant.

PAULIN.

Bonne amie, je parle militairement. (*Aux soldats.* Ah ça, et quand on a mis ça dans le trou de la mèche, le canon ne part plus ?)

SANS-SOUCI.

Non... Faut le mettre au creuset, et le canonnier pleure de rage sur sa pièce.

PAULIN, sautant.

Oh ! quel bonheur ! Dites donc, emmenez-moi avec vous, et je veux enclouer tous les canons ennemis.

LA VALEUR.

Est-il enragé !

SANS-SOUCI.

Tu veux venir avec nous ? et que sais-tu ?

PAULIN.

Faire l'exercice... Voulez-vous voir ?

LA VALEUR.

Oui, parbleu !

SANS-SOUCI.

Prends ton fusil.

(Paulin prend son bâton.)

C'est là ton fusil ?... Garde à vous... Le haut du corps en avant... Fixe... Postez armes... Présentez armes... Portez armes... Armes bras... En avant, marche... Une, deux, une deux... Halte... Demi-tour à droite... Présentez armes... Haut les armes...

tous l'ont suivi au pas.

Bravo !

BASTIENNE.

Il ne fait que ça du matin au soir avec mon mari.

LA VALEUR.

Paulin, je te nomme, à cause de ton père et pour ta vocation, l'Enfant du Régiment.

TOUS.

Oui, l'Enfant du Régiment.

LA VALEUR.

Air : *Je suis le petit Tambour.*

Camarades, sur le champ,
Parmi nous il faut qu'on l'installe;
Puisque c'est un enfant d'a balie,
Qu'il soit celui du régiment.

TOUS.

Camarades, sur le champ, etc.

SANS-SOUCI.

Avec nous, dès son enfance,
Le p'tit mioch' n'aura pas peur;
Puisqu'il a d'intelligence,
J'veux en faire un vrai sapeur.
Le pèr' sur le champ d'honneur,
Est mort défendant la France,
Tâchons qu'héritier d'sa valeur,
Le fils ait le même bonheur.

TOUS.

Camarades, sur le champ, etc.

BASTIENNE.

Il est trop jeun' pour qu'on puisse
L'laisser au milieu du camp;
Bastien connoît le service,
Et puisque vous y tenez tant,
Et r'lan, rataplan, plan, plan,
Il lui f'ra fair' l'exercice;
Et r'lan, rataplan, plan, plan,
Il vous l'élv'ra tambour battant.

TOUS.

Camarades, sur le champ, etc.

(Bastienne les prie, les conjure.)

LA VALEUR.

Eh bien ! nous vous le laissons jusqu'à la paix : après cela, dans
les rangs.

SCENE XII.

Les Mêmes, BASTIEN *accourant.*

BASTIEN.

Qui de vous se nomme la valeur ?

LA VALEUR.

Moi.

BASTIEN , lui remettant un écrit.

Un officier du duc de Vendôme, qui m'a reconnu pour être français, m'a remis cet écrit. Lisez tout bas.

LA VALEUR lit bas.

« Quittez le village un moment, pour tromper l'ennemi; il y rentrera, et se trouvera cerné de toutes parts. » Camarades, en route.

(Tous reprennent leurs haches.)

Air : *Allons, mes amis, défilons.*

Braves soldats,
N'hésitons pas,
Doublons le pas (*bis.*)
Volons aux combats.

(*Le canon se fait entendre.*)

Le canon gronde,
Que l'honneur nous s'conde.
L'ennemi, morbleu!
Bientôt verra beau jeu.

SANS-SOUCI.

(Pendant qu'ils reprennent leurs sacs et leurs fusils.)

Air : *Il me faudra.*

A notre élan ne mettons pas d'entraves,
Au champ d'honneur courbons en vrais Français.
Peut-être hélas! quelques-uns de nos braves
Sont-ils déjà dignes de nos regrets!
A ces périls que donne la victoire,
Gardons-nous bien de rester étrangers : (*bis.*)
Nous rougirions d'en partager la gloire,
N'en ayant par partagé les dangers.

TOUS.

Braves soldats, etc.

(Ils défilent et partent. La caisse, crevée d'un côté, reste sur le théâtre.)

SCENE XIII.

BASTIEN, BASTIENNE, PAULIN.

BASTIENNE.

Que dit c'te lettre que tu as apportée à ce soldat ?

L'Enfant du Régiment.

BASTIEN.

Je n'en sais rien... Mais, dans ce moment, on attaque la ville d'Ivrée.

BASTIENNE.

Les Français la prendront... Pourquoi as-tu l'air si chagrin ?

BASTIEN.

Mon baril de poudre est au diable.

PAULIN.

On te l'a pris ?

BASTIEN.

Oui, et j'aurai peut-être le chagrin de voir brûler ma cabane par les Piémontais...

BASTIENNE.

Ne crains plus rien, mon ami; un pressentiment me dit que les Français nous sauveront, nous et notre chaumière... Que n'as-tu été témoin de la scène qui vient de se passer entr'eux et Paulin !

PAULIN.

Ils m'ont reconnu ; ils m'ont nommé l'Enfant du Régiment.

BASTIEN.

Ils t'ont bien embrassé ?

BASTIENNE.

Ils ont pleuré de joie.

Air : Avant cinq ans.

A ces traits on peut reconnaître
 Ces vrais soldats, ces guerriers valeureux ;
 En tout temps on les voit paroître
 Aussi braves que généreux.
 Pour leur pays, toujours prêts à se battre,
 Toujours sensibles aux droits de la douleur,
 D'une main on les voit combattre,
 D'autre essayer les larmes du malheur.

BASTIEN.

Que j'aurois voulu être là !.. Mais, dis donc, femme, est-ce qu'ils nous l'emmeneroient... est-ce qu'ils le raviroient à notre tendre : se ?

BASTIENNE.

Non ; ils nous le laissent encore.

BASTIEN.

A la bonne heure... C'est que je suis fier d'en faire un bon élève... Tu verras qu'il me fera honneur.

Air : *Et pourtant papa.*

Quand le petit drôle
 Dans quocq' temps aura
 L'fusil sur l'épaule,
 Chacun s'écriera :
 Qu'il manœuvre bien !
 Il faut qu'on l'entrôle...
 Qui l'forma si bien ?
 Parbleu ! c'est Bastien.

} *bis.*

BASTIENNE.

D'après sa renommée,
 On l'a fait caporal...
 La guerre entamée,
 Le v'la général...
 Qu'il commande bien,
 Dira tout l'armée...
 Qui l'forma si bien ?
 Parbleu ! c'est Bastien.

} *bis.*

BASTIEN.

J'veux qu'à près d'un' fillette
 Il ait son badin ;
 J'veux qu'à près d'un' feuillette,
 Il ait l'verre en main ;
 Qu'il aime et boiv' bien,
 Et qu'tout l'mond' répète :
 Qui l'forma si bien ?
 Parbleu ! c'est Bastien.

} *bis.*PAULIN, *revenant.*

V'là des soldats qui viennent tout doucement, tout doucement.

BASTIENNE.

Des soldats... voyons.

BASTIEN.

Ce sont les Piémontais.

BASTIENNE.

Ils traînent une pièce de canon.

BASTIEN.

Plus de doute; ils veulent mettre les Français entre deux feux.

BASTIENNE.

Et notre chaumière sera détruite !.. Bastien, éloignons-nous.

BASTIEN.

Non, je reste.

PAULIN, *à part.*

Si je pouvois encore être utile à ma bonne amie !

BASTIENNE.

Viens, Bastien.

BASTIEN.

Non, rentre... Les voici... laisse-moi... Précisément le capitaine amoureux de toi commande le détachement... Nous allons voir un peu.

BASTIENNE.

Mon ami...

BASTIEN.

Eh bien ! je reste avec toi. (*A part.*) Ou je fais semblant.

BASTIENNE, *appelant.*

Paulin... Paulin ?

PAULIN, *qui s'est mis dans la caisse crevée.*

Appelle, appelle !

BASTIENNE.

Viens ; il est sans doute rentré.

(Elle rentre. Bastien la suit et disparaît un moment.)

SCENE XV.

ANTONI et les Piémontais.

(Ils traînent une pièce de canon.)

ANTONI, *entrant avec précaution.*

Air : *N'entends-tu rien.*

Ils sont partis.

TOUS.

Ils sont partis.

ANTONI.

Venez, amis.

TOUS.

Allons, amis.

ANTONI.

Malgré leur sublime courage,
Les voilà loin de ce village,
Entrous-y tous.

TOUS.

Il est à nous,

ANTONI.

Placez là cette pièce de canon.

(On la place devant la cabane; Bastien parolt)

SCENE XVI.

Les Mêmes, BASTIEN, BASTIENNE, à la croisée, PAULIN.

BASTIEN.

Oui, placez-la devant cette cabane pour la détruire, et ça, par vengeance.

ANTONI.

Par vengeance !

BASTIEN.

Air : *Laissez brûler.*

De ma femm' le refus te blesse,
Tu veux m'punir de sa sagesse,
Et déjà, dans ta noble ardeur,
Des Français tu te crois vainqueur.
Ne compte pas, tu peux m'en croire,
Sur les lauriers de la victoire ;
Un soldat qui peut les flétrir,
Est indigne de les cueillir.

ANTONI.

Votre situation me fait excuser cette injure que je ne mérite pas. Au contraire, j'ai fait tout ce qui dépendoit de moi, lorsqu'on m'a dit que cette chaumière génoit notre position, pour vous éviter ce malheur... Mais quand j'ai vu qu'un autre se hâteroit de remplir cet ordre, j'ai accepté... Rassurez-vous, Bastien, ce n'est

qu'au dernier moment, et d'après un nouveau commandement, que je me porterai à cette cruelle extrémité.

BASTIEN.

Il se pourroit !

ANTONI.

Air : *Le magistrat.*

Dans un fol excès de tendresse,
On peut céder à ses désirs,
Et pour soumettre une maîtresse,
N'écouter que la voix des plaisirs ;
Mais se montrer dans sa furie,
Guerrier sans courage et sans cœur,
Non, non, Monsieur, non, si l'amour s'oublie,
Rien ne fait oublier l'honneur.

(Ils se donnent la main.)

BASTIENNE, à la croisée.

Bon ! ils se donnent la main !

SCENE XVII.

Les Mêmes, UN SOLDAT.

LE SOLDAT, *accourant.*

Mon officier !...

ANTONI.

Que voulez-vous ?

BASTIEN.

Il apporte sans doute l'ordre de renverser notre chaumière.

LE SOLDAT.

Mon officier, les Français sont sur le point de s'emparer de la ville d'Ivrée. Le général ordonne que l'on débouche sur eux par cette plaine, et que l'on détruise cette cabane qui gêne le mouvement de notre armée.

BASTIENNE, à la croisée.

Tout est perdu !

BASTIEN.

Eh bien, Monsieur ?

ANTONI.

Vous voyez mes regrets... mais je suis militaire ; il faut obéir.

BASTIEN.

Un moment... que ma femme, mon enfant et moi, nous nous éloignons.

(Il rentre. Pendant cette scène de douleur, que les soldats piémontais regardent avec intérêt, Paulin sort de dessous le tambour et va enclouer le canon. Le bruit qu'il fait attire les regards des Piémontais.)

LE SOLDAT.

Malheureux, que fais-tu ?

PAULIN, *frappant plus fort.*

J'encloue un canon.

(Tous dirigent leurs armes sur Paulin. On attend crier : Victoire, et les Français débouchent de tous côtés.)

LES FRANÇAIS.

Victoire !

(Ils couvrent l'enfant de leurs armes.)

SCENE XVIII.

Les Mêmes, LA VALEUR, SANS-SOUCI, Soldats et Sapeurs français.

LA VALEUR.

Bas les armes ! La ville d'Ivrée est prise... Le duc de Vendôme vient d'y entrer... Piémontais, les Français sont vainqueurs, et vous êtes tous prisonniers.

TOUS.

Victoire ! bas les armes !

PAULIN, *sur le canon.*

Bas les armes!... Je l'ai échappé belle, allez.

LA VALEUR.

Comment ! on te menaçoit ?

SANS-SOUCI.

Respect à l'enfant du régiment.

BASTIENNE.

Vous ne croiriez pas qu'il a comme son père, encloué le canon qui alloit détruire notre cabane.

LES FRANÇAIS.

Lui ?

BASTIEN.

Oui.

LES FRANÇAIS, à *Antoni*.

Lui ?

ANTONI, avec rage.

Oui.

TOUS.

Vive l'enfant du Régiment !

SCENE XX et dernière.

Les Mêmes, deux Paysans ramenant la charrette.

UN PAYSAN.

M. Bastien, M. Bastien, v'la votre charrette que nous vous raméions.

SUREAU, dessus.

Oui, je vous la ramène.

(Tout le monde rit.)

Ah ! ah ! ah !

SUREAU.

Ah ! quelle journée ! quelle bataille ! quelle affaire et quelle victoire !

SANS-SOUCI.

Mille cartouches ! ça a joliment roulé.

SUREAU.

Oui, ça a joliment roulé.

LA VALEUR.

Le canon, les fusils, la mitraille !

SUREAU.

Eh! non, la charrette qui rou'oit joliment.

TOUS.

Ah! ah! ah!

LA VALEUR, à Bastien.

Braves gens, la paix est faite; plus de dangers pour cet enfant: je vous remercie, au nom du régiment, des soins que vous en avez pris; mais à l'avenir, il ne nous quittera plus; il reviendra avec nous dans sa patrie, et nous en ferons un brave défenseur du Roi et de la France.

TOUS.

Adopté.

BASTIEN.

Tu nous quittes... Eh! bien viens ici que je te donne une dernière leçon.

VAUDEVILLE.

Air du Vaudeville de Colombine Mannequin.

Si, lorsque tu s'ras militaire,
Un trait d'lâcheté t'est proposé,
Bon Français, dis avec colère:

TOUS.

C'est refusé, c'est refusé.

BASTIEN.

Mais devrois-tu, pour ta patrie,
Par un boulet être emporté,
Brav' la mort, et qu'l'honneur te crie:

TOUS.

C'est adopté, c'est adopté. (*bis.*)*L'Enfant du Régiment.*

5

BASTIENNE.

Dans l'espoir de toucher son âme,
 Quand un petit maître blasé,
 Près d'un' bell' vient parler d'sa flainne.

TOUS.

C'est refusé, c'est refusé.

BASTIENNE.

Mais qu'un luron aimant à rire,
 Offre son cœur avec gaité,
 Un p'tit regard sait ben lui dire :

TOUS.

C'est adopté, c'est adopté. (*bis.*)

SANS-SOUCI.

A table avec mes camarades,
 Qu'on propose en mal-avisé,
 A l'ennemi de boir' rasades.

TOUS.

C'est refusé, c'est refusé.

LA VALEUR.

Mais qu'on propos' dans un' bombance,
 De boire à la prospérité
 Comme à la gloire de la France,

TOUS.

C'est adopté, c'est adopté. (*bis.*)

BUREAU.

Se fass' qui voudra militaire,
 C'est un métier trop mal aisé;
 Moi, j'dis, quand on m'parle de guerre:

TOUS.

C'est refusé, c'est refusé.

BUREAU.

Oui, si jamais y m'prend l'envie
 D'porter un sabre à mon côté,
 J'veux n'être qu'un bête tout' ma vie..

TOUS.

C'est adopté, c'est adopté. (*bis.*)

PAULIN, au Public.

A vous plaire l'auteur aspire ;
 C'est le but qu'il s'est proposé.
 Lui, Messieurs, n'allez pas dire :

TOUS.

C'est refusé, c'est refusé.

PAULIN.

Loin de lui déclarer la guerre,
 Ah! puissiez-vous, avec bonté,
 Répéter tous dans le parterre :

TOUS.

C'est adopté, c'est adopté.

FIN.